Document généré le 16 juil. 2025 14:41

Circuit
Musiques contemporaines

Cartographie de l'apprentie
Cartography of the apprentice

Anne Marie Messier

Volume 22, numéro 3, 2012

Viva la musica ! Ana Sokolović

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1014225ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1014225ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

1183-1693 (imprimé)
1488-9692 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Messier, A. M. (2012). Cartographie de l'apprentie. *Circuit*, *22*(3), 9–17. https://doi.org/10.7202/1014225ar

Résumé de l'article

La compositrice québécoise Ana Sokolović est d'origine serbe et plusieurs de ses oeuvres font référence à son pays d'origine, que ce soit par l'utilisation de mélodies et de rythmes traditionnels ou par des références culturelles. Pour approfondir son héritage serbe, l'auteure s'est entretenue avec la compositrice en mars 2012. L'article relate les paysages de son enfance et de son adolescence, l'environnement musical, culturel et politique de ses années d'apprentissage. Le portrait de sa vie familiale et de son quotidien nous permet de saisir des éléments constituants de sa personnalité d'artiste en devenir. Sa décision de s'établir à Montréal est explorée et elle raconte comment elle a pris conscience de son héritage slave.

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Cartographie de l'apprentie

Anne Marie Messier

L'année hommage à Ana Sokolović, organisée par la Société de musique contemporaine du Québec (SMCQ), a permis d'entendre un très grand nombre d'œuvres de la compositrice. Pour l'auditeur amateur tout comme pour l'amateur averti, cette concentration d'écoute expose des tangentes associées à un corpus culturel des Balkans. Mais de ces sources, souvent ouvertement évoquées par la compositrice, qu'en est-il exactement ? Il apparaît que les vingt-trois années passées en Serbie, son enfance et sa culture ont constitué pour Sokolović un coffre aux trésors foisonnant qui alimente le processus de création, d'une manière singulière pour un compositeur québécois d'aujourd'hui, même chez ceux qui ont migré ici. En effet, on ne trouve guère de ces traces d'enfance et de culture traditionnelle chez Walter Boudreau, Bruce Mather, Denis Gougeon ou même chez Michel Gonneville, dont les références québécoises sont pourtant plus fréquentes. Pensons à Claude Vivier par exemple, dont plusieurs titres évoquent plutôt des cultures lointaines : *Pulau Dewata*, qui évoque Bali, *Shiraz*, du nom de la ville iranienne. Bien sûr, chez Vivier, l'expérience de l'enfance est présente, mais de l'ordre de l'expérience intime, sans références à un environnement culturel. Chez Gilles Tremblay, le territoire québécois est bien présent, mais il s'agit d'un territoire vierge de culture musicale québécoise, autre que celle provenant du corpus musical religieux. Denys Bouliane a récemment investi des cultures traditionnelles, mais il s'agit d'une entreprise totalement différente, une volonté de construire un imaginaire imaginé[1]. L'exploration formelle chez Otto Joachim s'affranchissait de ses racines culturelles avec l'exception notable de *Stacheldraht* (1994), où pour la première fois, il exposait sa condition de juif allemand en mettant en scène un témoignage d'une rescapée de la Shoah. Un des rares compositeurs à avoir ouvertement utilisé son héritage culturel d'origine est

1. Par exemple, depuis *Rythmes et échos des rivages anticostiens* de 2009, Bouliane utilise un folklore inventé d'un peuple qu'il a inventé, les Anticostiens.

José Evangelista[2], et ici le rapprochement n'est certes pas fortuit, compte tenu de l'influence d'Evangelista sur Sokolović, pendant qu'elle étudiait avec lui à l'Université de Montréal de 1992 à 1995.

En cette année où, lors des différents concerts de la Série hommage de la SMCQ consacrée à la compositrice, un mélomane a eu droit à plusieurs versions de sa biographie, je suggère d'explorer autrement ce corpus d'idées, d'images et de souvenirs, qui fondent non seulement l'imaginaire d'Ana Sokolović mais aussi la lorgnette par laquelle elle a observé et intégré la culture québécoise. À partir d'un entretien qu'Ana Sokolović m'a accordé en mars 2012, je vais tenter ici un portrait synchronique de ses années d'apprentissage en ex-Yougoslavie, en cartographiant des territoires qui se superposent pour dessiner d'où elle vient, mais surtout ce qu'elle en retient. Les points de vue qui suivent sont donc ceux de la compositrice.

2. On pense, entre autres, aux *Monodias espanolas* (1989), à *Airs d'Espagne* (1989), ou au *Manuscrit trouvé à Saragosse* (2001).

Les confluents du pays

Belgrade est la ville où est née Ana Sokolović en 1968, en pleine révolte étudiante. Ville au nord de la Serbie centrale, Belgrade est au confluent de la Save et du Danube, à environ 100 m au-dessus du niveau de la mer, à la limite entre la péninsule des Balkans et la grande plaine pannonienne, une ancienne mer asséchée au Pliocène, bordée par les Alpes et les monts Carpates. La Yougoslavie de la jeunesse de Sokolović partage des frontières avec l'Italie, l'Autriche, la Hongrie, la Roumanie, la Grèce, l'Albanie ainsi qu'avec la mer Adriatique, qu'elle borde d'une longue côte. À Belgrade, le climat est continental, car la mer est à plus de 500 km. La nature y est très vive, avec le fleuve très présent, des collines, des forêts.

Cette description n'est pas anodine, car pour Sokolović, la géographie a une influence capitale sur les sociétés, dans le façonnage d'une vision du monde. Elle rappelle pour preuve à ce sujet les *joiks*[3] scandinaves apparentés aux chants de gorge inuits.

3. Les *joiks* sont les chants traditionnels du peuple saami, un peuple autochtone du nord de la Scandinavie.

Le territoire de la Serbie a une histoire qui remonte aux Romains et même avant, avec des traces qui remontent à la préhistoire. Les Serbes s'y sont installés au VIIe siècle, tout comme d'autres peuples slaves. Au Moyen-Âge, les royaumes serbes tombent graduellement sous contrôle ottoman, menant à cinq siècles d'occupation. Au XIXe siècle, libérés, les Serbes créent une principauté puis un royaume de Serbie autour duquel plusieurs peuples slaves se rassemblent pour créer la Yougoslavie en 1929. Devenue communiste en 1945 au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la Yougoslavie du maréchal Tito est restée non alignée sur les politiques de Moscou jusqu'à la mort de Tito en 1980. Des conflits internes grandissants ont mené à la dissolution de

la Yougoslavie en 1992, année où Ana Sokolović décide d'émigrer au Québec. En 2006, la Serbie est devenue totalement indépendante. Le Kosovo qui en faisait partie a déclaré son indépendance en 2008. Plusieurs pays l'ont reconnue, mais Belgrade s'y oppose toujours.

Avec une telle histoire, on peut deviner le poids de la politique et de l'histoire chez les Serbes, l'héritage le plus lourd étant sans contredit l'occupation ottomane (entre le XIVe et le XIXe siècle). Belgrade elle-même garde partout la trace architecturale des Turcs. À l'image du confluent de la Save et du Danube où elle est située, Belgrade est une ville européenne orientale de culture. Il est frappant de le constater encore aujourd'hui en partant du nord des Balkans pour descendre vers Belgrade. Au nord, c'est l'Europe centrale avec sa cuisine de viandes en sauce et de *Sachertorte*, une musique d'accordéon et de mandoline. Plus on descend et plus les influences orientales apparaissent, dans la musique avec ses rythmes composés ou dans la cuisine de viandes grillées et de parfums complexes.

Ana Sokolović a grandi dans le sentiment que son peuple s'était enfin débarrassé de l'occupation turque, après une interminable lutte, pour retrouver le royaume. Et pourtant, les populations se sont tellement influencées que les ressemblances sont parfois confondantes. Le Turc a été l'oppresseur, mais avec le temps, les Serbes sont devenus turcs. Même dans l'allure physique, les méprises sont courantes. Ce sentiment de parenté, elle l'éprouve lors d'une visite en Turquie, où la compositrice s'est sentie totalement chez elle, avec les mêmes blagues, racontées du point de vue adverse certes, mais les mêmes tout de même. À Belgrade, les mentalités ont évolué, Serbes et Turcs vivent en bonne intelligence, bien qu'en parallèle.

La carte familiale

Même si la famille d'Ana Sokolović n'est pas très politisée, les grands conflits sont autant de repères de l'histoire familiale. Ses parents sont nés juste avant la Seconde Guerre mondiale, ses grands-parents ont connu deux guerres. La guerre, dans ce contexte, est une histoire de famille et s'inscrit quotidiennement dans le langage : « après la première guerre » (parlant ici de la première guerre des Balkans en 1911-1912), « depuis la guerre » (pour la Seconde Guerre mondiale).

Son grand-père paternel n'a pas fait la guerre. Il possédait un commerce dans le sud de la Serbie, de même qu'un vignoble et des terres cultivées derrière la maison, et il a pu continuer à travailler. Ses deux fils étaient trop jeunes pour être conscrits. Bien sûr, ils ont souffert économiquement, les temps étaient très durs. Du côté de sa mère non plus, personne n'a eu à

faire la guerre. À l'époque du royaume, son arrière-grand-père, député d'une région rurale à Belgrade, avait dû battre en retraite à la campagne pour des raisons économiques. Ainsi, sa grand-mère puis sa mère sont nées à la campagne.

Le père d'Ana Sokolović, Miodrag, a étudié l'histoire en Macédoine puis a obtenu un poste à Belgrade, où il a fait une belle carrière dans la protection et l'entretien des sites historiques, en particulier pour le patrimoine architectural religieux. Il a d'ailleurs publié trois ouvrages sur ce patrimoine. C'est à Belgrade qu'il a rencontré sa future épouse, Danica, venue de la campagne pour voir son frère, et c'est en ville qu'ils se sont installés.

Ils ont eu deux filles, Jelena, l'aînée, et Ana, la cadette. La vie familiale, modeste mais confortable — à cette époque, tout le monde faisait partie de la classe moyenne —, s'est développée dans l'harmonie et la sécurité de la société sous Tito. Le père, le guide de la famille, parlait du devoir de mémoire pour la belle patrie. Il a fait découvrir à ses filles le théâtre, la musique qu'il aimait beaucoup. La mère, travaillant comme assistante dentaire, était très aimante, très présente dans la vie de ses filles. La famille ne vivait pas refermée sur son noyau. La famille élargie était plus loin au Kosovo, mais les rencontres étaient nombreuses et gaies, aux différentes fêtes, pendant les deux mois de l'été, souvent au bord de la mer. Le sens de la communauté était fort et s'incarnait dans le rituel du café, selon la tradition turque : les voisins s'invitent les uns les autres en après-midi pour un court moment. C'est le moment des solidarités, du partage et du soutien mutuel.

Jelena est particulièrement intelligente. Sa douance lui fait rafler prix et distinctions au grand bonheur de ses parents. Conformément aux valeurs des pays de l'Est, elle est orientée vers une carrière d'ingénieure où elle réussira avec brio. Pour Ana Sokolović, le champ était libre, elle pouvait explorer à sa guise ce qui lui seyait.

Le terrain de jeu

On le sait, l'enfant exubérante qu'était Ana Sokolović a commencé le ballet à quatre ans, remplacé à huit ans par la musique, à laquelle s'est ajouté le théâtre à dix ans. Les parents étaient amateurs de musique, en particulier son père, qui jouait un peu d'harmonica. Un piano acheté pour la jeune Ana à la fin des années 1970 a jalonné l'histoire de la famille : il avait nécessité un emprunt d'argent, le tout premier que le père contractait. Il y avait à la maison une discothèque composée de musique classique et de musique folklorique hongroise et polonaise ramenées des années en Pologne de son père. Les filles n'ont pas tardé à y ajouter de la musique rock et pop.

L'organisation scolaire facilitait les nombreux apprentissages artistiques d'Ana Sokolović : école Rade Končar le matin, école d'art l'après-midi. Au secondaire, pour continuer la musique, elle fréquentait toujours deux écoles, et sa vie d'adolescente de 14 et 15 ans ressemblait à une vraie vie d'étudiante, partie tôt le matin, rentrée tard le soir. Entre les deux, matières scolaires dans un établissement, musique dans l'autre suscitaient une vie amicale intense.

Vers 12 ou 13 ans, deux épisodes sont déterminants. Le premier est la découverte en classe du *Sacre du printemps* de Stravinsky. Comme pour tant de compositeurs d'aujourd'hui, cette œuvre fait office de révélateur d'un univers sonore infini. Le second est plus singulier. Le professeur fait entendre le *Pierrot lunaire* de Schoenberg. Les élèves rigolent et n'y comprennent rien, mais Ana Sokolović est extatique, et rit de bonheur : oui, c'est possible, cette voix parlée dans la musique, cela existe, on peut amener le théâtre à la musique, pas seulement les faire se côtoyer, mais les unir totalement. Elle décide alors qu'elle veut faire de même.

Sa professeure de piano, Davorka Šperac-Polojac, comprend vite le talent d'Ana Sokolović pour la création. Non seulement la jeune Ana joue-t-elle avec enthousiasme les œuvres yougoslaves imposées au programme, mais elle est encouragée à écrire ses propres pièces. Sa professeure lui fait découvrir des pièces d'amis compositeurs et jouer ces pièces devant eux, proposant ainsi un premier modèle de compositeurs.

Sur scène au théâtre, elle aime jouer, elle brille et s'y sent très à l'aise. Cependant, la mise en scène l'attire et elle devient assistante du metteur en scène. En musique, le trac la gêne et très vite elle sait qu'elle ne sera pas interprète. Ce qu'elle aime, c'est comprendre, déconstruire, reconstruire, et donc la composition s'impose. Mais quel métier privilégier ? Elle se résout à mettre le théâtre de côté, non sans un réel déchirement. La rupture avec le théâtre est alors totale, et elle refusera d'y aller pendant quelques années, tant le choix fut pénible.

À l'université, seules deux personnes sont acceptées chaque année en composition. Ana Sokolović pose sa candidature à Belgrade, mais elle n'a pas suivi la règle implicite qui veut que l'on travaille d'abord en privé avec un professeur. Elle est donc refusée. Mais une autre université l'accepte. À 18 ans, elle quitte Belgrade et entre à l'Université de Novi Sad en composition.

La carte du voyage, prise un

Circuler, voyager, Ana Sokolović s'y voyait destinée depuis son enfance, et cela comblait l'enfant et l'adolescente curieuse qui aimait bouger. Au primaire, la famille ayant déménagé dans un quartier loin de l'école, le trajet

était long, mais lui a révélé ce plaisir intense de partir et de revenir, de découvrir. Elle pressent que chaque départ lui ouvre des portes, que chaque voyage la transformera. Par exemple, lors de son premier grand voyage, juste avant l'entrée à l'université, elle part à Vienne, Budapest et Bratislava. Dès qu'elle débarque du train à Vienne, alors qu'elle ne connaît pas un mot d'allemand, elle se fait immédiatement un ami autour d'un piano, ami qu'elle a toujours.

Partir étudier à Novi Sad porte donc son lot de promesses. Novi Sad est à 80 km plus au nord, toujours au bord du Danube, une ville type d'Europe centrale qui, comme le constate Ana Sokolović, n'a rien d'oriental comme Belgrade peut l'être. Ses rues larges et droites s'opposent aux ruelles sinueuses de sa ville natale. Lors d'une visite, déjà, Sokolović avait été séduite par le calme et la sérénité de la ville. Elle habitera quatre ans sur Istarski kej, chez les parents d'une amie où elle est traitée comme une des leurs et elle s'immerge à fond dans sa vie d'étudiante en composition.

La scène universitaire

En Yougoslavie, l'université est gratuite, mais extrêmement contingentée. Le département de composition à Novi Sad, pendant les quatre années où Ana Sokolović en fera partie, est formé de deux professeurs et de dix élèves, dont plusieurs étudiantes. Autour de son professeur Dušan Radić, les échanges sont nombreux et les discussions portent souvent sur l'importance des traditions. Toujours aussi prompte à expérimenter, Sokolović se joint à quelques étudiants en composition qui ont formé un groupe, *Ambiental Orchestra*, qui organise des soirées, des lectures d'œuvres, des concerts, des performances. Ce groupe est un modèle de rêve pour Sokolović : esprit communautaire, échanges intellectuels et actions artistiques.

À la fin de ce premier cycle, elle retourne à Belgrade et commence une maîtrise avec Zoran Erić avec qui elle approfondit sa compréhension de la structure musicale. Comme d'habitude, elle multiplie les activités : enseignement d'harmonie et de contrepoint au collège, assistance à la mise en scène, animation à la télévision, composition de musique de théâtre, tout en continuant les représentations de l'*Ambiental Orchestra*. Une carrière d'artiste et d'enseignante s'enclenche, mais la guerre vient mêler les cartes.

La carte du voyage, prise deux

Troublée par les événements politiques qui mèneront à l'éclatement de la Yougoslavie et à la guerre civile des années 1990, choquée par les violences et les privations de liberté, Ana Sokolović s'engage à fond et manifeste activement. Mais cela provoque aussi une crise intime, une profonde conviction

qu'elle ne peut renverser le système, que rien ne changera et qu'elle sera, trente ans plus tard, toujours au même point. Malgré son amour pour sa patrie, elle doit partir. Mais pour où ?

Il ne s'agit pas de choisir un endroit où aller poursuivre des études, mais bien un pays où émigrer. Chez elle, la politique est noire, elle étouffe. Elle rêve de vivre avec une troupe, de composer, d'utiliser son énergie débordante, elle se sent éperdue de liberté et de créativité.

Depuis longtemps, elle a développé une affection particulière pour le français, en l'étudiant à l'école comme troisième langue — après l'anglais. Son père parlait français, et cette langue avait toujours été un terrain de jeu — petite, elle prétendait parler français dans ses jeux de rôle. Mais la France était bien peu accueillante pour une Serbe au début des années 1990, comme des amis lui avaient rapporté. Elle pense même partir le plus loin possible, en Australie peut-être. Mais elle a une amie qui vient de s'installer à Montréal pour des études artistiques, et comme on parle français à Montréal, elle décide d'y tenter sa chance, et ses parents la soutiennent dans son choix. Elle débarque à Montréal le 24 juillet 1992, elle a 23 ans.

La carte québécoise

De la même manière dont Novi Sad l'avait séduite venant de Belgrade, Montréal lui fait le même effet venant de New York. Sokolović apprécie tout de suite sa nouvelle ville, le calme de ses rues. Elle a tout à apprendre de la culture québécoise, dont elle connaissait vaguement le nom de Claude Vivier, au mieux. L'hospitalité du Canada à son endroit la renverse : le douanier lui sourit, comme immigrante elle obtient de l'aide financière qui lui permet d'avoir un premier petit appartement, une impossibilité chez elle.

La Yougoslavie était un pays multiculturel — on répète souvent cette déclaration de Tito : « La Yougoslavie a six républiques, cinq nations, trois religions, deux alphabets et un seul parti. » Ana Sokolović a grandi dans cette conviction égalitaire, constituante d'un communisme inclusif. Elle rappelle avec fierté ce bulletin de l'Université de Novi Sad écrit en six langues, ou sa classe de primaire où se côtoient, habillés pareillement, enfants de ministres, Tziganes, et Noirs — sans doute les deux seuls Noirs de toute la Serbie ! Elle est donc ravie et impressionnée de trouver à Montréal une si grande diversité ethnique. Et l'absence de jugement, la tolérance l'attachent au Québec profondément.

À l'Université de Montréal, où elle est inscrite à la maîtrise en composition, son professeur José Evangelista a un impact majeur quand il lui demande quel est son projet et qu'il lui propose de le construire à partir de

son bagage personnel. Elle réalise alors que non seulement elle est libre dorénavant, mais qu'il lui reste à trouver sa propre voix, son propre langage.

La découverte du coffre aux trésors

En 1995, deux amis violonistes, dont un qui était son élève au collège à Belgrade, lui demandent une pièce. Sokolović en a commencé la composition quand elle apprend la mort accidentelle de Željko Avdalović, un de ses amis compositeurs de Novi Sad, qui faisait partie de l'*Ambiental Orchestra*. Le lien avec lui est d'autant plus fort qu'il avait lui aussi choisi de quitter la Serbie. Elle reprend la pièce et écrit sous l'emprise de l'émotion et du souvenir *Ambient V*, à partir d'éléments d'*Ambient III*, une pièce du collectif de Novi Sad. Après avoir été jouée au Cercle des étudiants compositeurs de l'Université de Montréal, la pièce est reprise en contexte professionnel, une première pour Ana, à la Société de musique contemporaine du Québec le 26 octobre 1995 dans le concert *Exoticanadiana* au côté d'œuvres de José Evangelista, Melissa Hui, Paul Steenhuisen, Christos Hatzis et Henry Kucharzyk.

Une critique signée Vincent Collard paraît dans un journal étudiant, soulignant l'âme slave qui fait vibrer la pièce. Surprise, ce commentaire la force à une prise de conscience : elle écrit de la musique contemporaine dans le courant de la modernité européenne, jamais elle n'a fait consciemment appel à « son âme slave », comment peut-on déceler d'où elle vient ? Alors elle comprend et sa recherche devient claire et consciente, elle devait investiguer le monde sonore d'où elle venait : les mélodies, les rythmes, les harmonies certes, mais aussi l'esprit, l'attitude, la géographie qui modèle les humains, le rythme de la langue, ses sonorités, ses couleurs.

Depuis, Sokolović puise souvent volontairement dans ce corpus serbe de sons, d'images, d'histoires et de couleurs. Ce n'est pas systématique ni obligatoire, mais la puissance de ces réalités sur son imaginaire est dorénavant consciemment à portée de main, sans regret ni nostalgie.

Son intuition d'enfant s'est confirmée : il lui fallait partir pour arriver. La culture québécoise lui a permis d'être elle-même, la distance lui a accordé la liberté. Et avec cette nouvelle vie, elle pouvait rester fidèle au serment que tous les enfants de Yougoslavie professaient à leur entrée au primaire :

> Aujourd'hui, je donne ma parole d'honneur de Pionnier que j'apprendrai et travaillerai avec diligence. Que je respecterai mes parents et les personnes âgées, que je serai une camarade fidèle et sincère, que j'aimerai ma patrie, la République socialiste fédérative de Yougoslavie, et tous les gens du monde qui désirent la liberté et la paix. Que je créerai une nouvelle vie pleine de joie et de bonheur.

BIBLIOGRAPHIE

« Belgrade », <http ://mapas.owje.com/maps/9861_belgrade-city-map-serbia.html> (consulté le 2 mai 2012).

« Belgrade », <www.serbie.travel/destinations-fr/villes-et-municipalites/belgrade> (consulté le 2 mai 2012).

CATTARUZZA, Amaël, « Belgrade », *in Encyclopædia Universalis*, <www.universalis-edu.com/encyclopedie/belgrade> (consulté le 2 mai 2012).

CATTARUZZA, Amaël *et al.*, « Serbie », *in Encyclopædia Universalis*, <www.universalis-edu.com/encyclopedie/serbie> (consulté le 2 mai 2012).

CHICLET, Christophe, LUTARD, Catherine et PHILIPPOT, Robert, « Yougoslavie », *in Encyclopædia Universalis*, <www.universalis-edu.com/encyclopedie/yougoslavie> (consulté le 2 mai 2012).

DÉCARY, Marie (texte) et EUDES-PASCAL, Élisabeth (illustrations) (2011), *Ana*, Série hommage nº 3, Montréal, SMCQ.

MESSIER, Anne Marie (2012), Entrevue avec Ana Sokolović (22 mars), 1 h 45.

MESSIER, Anne Marie et MESSIER, Irène (2006), Entrevue filmée d'Ana Sokolović (février 2005), version non éditée, tournée pour *Composer ? !*, DVD, SMCQ, Ès Arts et Productions Énéri.

« Novi Sad », <www.serbie.travel/destinations-fr/villes-et-municipalites/novi-sad/> (consulté le 2 mai 2012).

SMCQ (2011), *Ana Sokolović*, programme de la Série hommage.

SMCQ, *Les concerts : Exoticanadiana*, <www.smcq.qc.ca/smcq/fr/montreal/30/concerts/21741/> (consulté le 24 juin 2012).